

SYLVIE ST-JACQUES

CRITIQUE

Perplexe. C'est ainsi que je me sentais, en sortant du théâtre Denise-Pelletier, après une matinée scolaire de la pièce *Un simple soldat*.

À vrai dire, j'avais du mal à trouver des puces à cette mise en scène de Jacques Rossi aussi conventionnelle qu'elle est rodée. Surannée, certes, cette (longue) affaire de trois heures, qui n'est pas sans rappeler les téléthéâtres des années 50, avec son propos d'après-guerre, ses portes qui claquent et ses perruques.

Mais, n'empêche, ne cessais-je de me répéter intérieurement, un spectacle exécuté dans les règles de l'art. Avec la noble mission pédagogique d'illustrer la réalité des grands-parents et arrièregrands-parents des jeunes spectateurs. En plus, bien entendu, de les initier à l'œuvre phare d'un incontournable de la dramaturgie québécoise.

Peut-on être contre la vertu?

Les Louis-Olivier Mauffette, Raymond Legault, Marie-Ginette Guay, Laurie-Eve Gagnon, Annie Charland et autres campent fort honnêtement des personnages emblématiques de la famille québécoise d'autrefois. Dans un vaste décor rotatif qui se transforme en cuisine, en bar, en resto, on suit la déchéance de Joseph Latour, triste modèle masculin du militaire rentré au bercail. Un homme en perdition, en rupture avec son époque et sa famille. Dans ce Montréal des années 40, il y a aussi le chômage omniprésent, la dérive de celles qui cèdent à l'appât du gain et sombrent dans la prostitution (Marguerite), la colère des autres qui se font rejeter après s'être offertes trop facilement à leur amoureux (Fleurette.)

Raymond Legault – rejoint ici un coup de vieux! – rejoint ceux qui ont incarné les paterneels compréhensifs mais un peu perdants, volontaires mais souillons. À ses côtés, Marie-Ginette Guay joue une mère résignée, inquiète, qui rêve d'une meilleure vie en sirotant sa bouteille de liqueur et en fumant ses cigarettes. Le monde de Marcel Dubé, chez Denise-Pelletier, est conservé intact

comme dans un musée. Seul ajout au programme: la présence de coryphées, mandatés de chanter leur vision des faits.

Rien comme un public d'ados pour exprimer clairement son appréciation ou son ennui. Et les jeunes spectateurs dans la salle, ce jour-là, soupiraient d'impatience, avaient hâte que ça finisse, riaient de scènes qui se voulaient tragiques.

En vérité, c'est le genre de réaction que l'on voit souvent, dans ce genre d'exercice où la vocation pédagogique a préséance sur la création artistique. Dans les autres théâtres montréalais, on n'aurait pas l'idée de monter des pièces qui ont l'objectif clair d'inculquer aux spectateurs des notions d'histoire, avec cahier pédagogique à l'appui. Et ceux qui créent pour les petits spectateurs de la Maison Théâtre ou du Théâtre de l'Illusion mettent l'accent sur

le ludisme, plutôt que le côté «éducatif.» Pourquoi le théâtre pour ados a-t-il si souvent la volonté de mettre du plomb dans la tête aux jeunes?

Voilà ce qui suscite ma perplexité. Je me dis que de se taper un document d'archives de trois heures est peut-être un passage obligé. Après tout, l'adolescence est l'âge de l'affranchissement. Et que ceux qui *tripent* vraiment sur le théâtre prendront l'initiative de faire leurs propres découvertes ailleurs, du côté de La Licorne, de l'Espace GO ou même de chez Fred-Barry, le petit voisin de chez Denise-Pelletier. Mais chose certaine, pour l'innovation, on repassera.

Un simple soldat, de Marcel Dubé, dans une mise en scène de Jacques Rossi, jusqu'au 24 novembre au théâtre Denise-Pelletier.